



CENTRE PHOTOGRAPHIQUE
D'ILE-DE-FRANCE

DOSSIER DE PRESSE - décembre 2025

Transparences liquides

**Anne-Camille Allueva, Matan Mittwoch,
Laure Tiberghien, Emmanuel Van der Auwera**

Commissariat de
Francesco Biasi et
Nathalie Giraudeau

Du 25 janvier
au 22 mai 2026

Vernissage
le 24 janvier, 15h

Rencontre presse
le 23 janvier, 11h

Rencontre publique
le 11 avril, 15h



Emmanuel Van der Auwera, *Memento 59 (Capitol Black)*, 2025, tirage sur plaques offset ayant servi à l'impression de journaux, 132 x 288 x 3 cm, détail, courtesy de l'artiste et de la galerie Harlan Levey Projects (Bruxelles)

CONTACT PRESSE :

Nathan Magdelain — T. 01 70 05 49 81 / nathan.magdelain@cpif.net

EN QUELQUES MOTS

L'exposition collective *Transparences liquides* interroge les conditions actuelles de notre perception visuelle : la durée, l'espace, l'attention, ainsi que l'inépuisable diversité des filtres – culturels, sociaux ou technologiques – qui la modulent. Sensibles à l'agentivité des visiteur-euses, les démarches présentées ravivent la réflexion autour de ces enjeux, en déplaçant subtilement les modalités du voir. En explorant les régimes contemporains de production et de diffusion des images, elles mettent en lumière la manière dont celles-ci configurent notre regard autant que nos structures de pensée.

LE PROJET

Transparences liquides réunit des images fixes et en mouvement qui se dévoilent graduellement, posant la question du temps nécessaire au regard. Riches en détails et en nuances, parfois épurées et néanmoins énigmatiques, les œuvres présentées posent chacune, à leur manière, les conditions d'une expérience perceptive susceptible de nous rendre davantage conscient-es de l'acte même d'observer. Dans cette perspective, elles problématisent notre (in)attention face aux flux médiatiques contemporains ¹.

Entendue comme un geste incarné, ancré dans un espace-temps précis, la vision se trouve au cœur de l'ensemble des démarches présentées, qui abordent cependant des thèmes multiples. Ainsi, Laure Tiberghien explore l'apparition d'un motif selon un protocole qui accorde une importance centrale au mouvement du corps et aux gestes réalisés en laboratoire photographique, dans une négociation constante avec la chimie, la lumière et le temps. Anne Camille-Allueva propose des œuvres qui mettent l'accent sur la perception comme action d'un corps en déplacement, à la recherche d'un point de vue : l'image advient alors moins comme un signe définitivement fixé que comme un phénomène situé et transitoire. Matan Mittwoch convoque pour sa part les dispositifs optiques de notre époque, et notamment l'écran, afin d'en révéler l'ambiguïté fondamentale entre éclairage et aveuglement, clarté et opacité. Enfin, Emmanuel Van der Auwera interroge la circulation et la manipulation de l'information en déconstruisant les supports de diffusion des images, mettant en lumière leur caractère potentiellement trompeur.

Politiques, formelles ou conceptuelles, les démarches se rejoignent dans les questions que l'écran suscite, à la fois en tant qu'objet matériel et espace de pensée. Il est tour à tour envisagé comme un outil familier du quotidien – tablette, ordinateur ou téléviseur – ; comme une surface qui retient, diffracte ou laisse filtrer la lumière, à la manière d'un voile ou d'une plaque de verre ; ou encore comme un paradigme critique mettant en lumière la complexité – et la nature feuilletée – de notre rapport au réel, jamais totalement transparent ni figé, mais mouvant, fluide, en constante reformulation.

Si les liens entre questionnements phénoménologiques – autour d'une relation sensible au monde – et création artistique se sont particulièrement affirmés à partir des années 1960, notamment sur la scène étasunienne, ils perdurent aujourd'hui et se renouvellent ². Témoignant de l'actualité de ces recherches, les démarches rassemblées prennent en compte les spécificités de la production photographique contemporaine et, plus largement, des modalités actuelles de production et de diffusion des images techniques – photographie, vidéo, images générées par ordinateur ... –, qui conditionnent notre regard autant que notre pensée.

¹ L'inattention peut être envisagée comme un geste – volontaire ou inconscient – de protection, voire de résistance, ainsi que le suggèrent par exemple F. Berardi, J. Crary ou S. Frosh.

² Les liens entre le développement de l'installation et la réflexion phénoménologique de M. Merleau-Ponty ont, par exemple, été documentés à propos de R. Morris, B. Nauman et, indirectement, A. Kaprow. Ces questionnements sont aujourd'hui prolongés par des artistes de référence, comme notamment Olafur Eliasson ou Liz Deschenes.

LES ARTISTES

Anne-Camille Allueva est née en 1984, elle vit et travaille à Paris.
Elle est représentée par la galerie Bigaignon (Paris).

<https://www.annecamilleallueva.com/>

Matan Mittwoch est né en 1982, il vit et travaille à Paris.

<https://dvirgallery.com/artists/52-matan-mittwoch/>

Laure Tiberghien est née en 1992, elle vit et travaille à Paris.

<https://lauretiberghien.com>

Emmanuel Van der Auwera est né en 1982, il vit et travaille à Bruxelles.
Il est représenté par la galerie Harlan Levey Projects (Bruxelles).

<https://hl-projects.com/artists/29-emmanuel-van-der-auwera/>

RENCONTRE PRESSE ET VERNISSAGE

• Rencontre presse

Vendredi 23 janvier à 11h

En présence des artistes

Navette gratuite au départ de Paris, place de la Bastille,
sur réservation auprès de : Nathan Magdelain

01 70 05 49 81 / nathan.magdelain@cpif.net

• Vernissage de l'exposition

Samedi 24 janvier à 15h

En présence des artistes

Navette gratuite au départ de Paris, place de la Bastille,
sur réservation auprès de : Nathan Magdelain

01 70 05 49 81 / nathan.magdelain@cpif.net

[Comment venir au CPIF autrement \(transports en commun, voiture...\)](#)

ANNE-CAMILLE ALLUEVA

La plupart des images que nous voyons aujourd'hui sont rétroéclairées, calculées, actualisables. Pour accéder à cet environnement iconographique diffus, nous faisons appel à un système d'interfaces qui s'est durablement installé dans notre quotidien : les écrans. Nous interagissons avec ces surfaces en permanence. Cette familiarité entraîne une normalisation qui nous pousse - comme le rappelle M. Carbone - à oublier la médiation qu'elles imposent, ainsi que le rôle décisif que celles-ci, et les images qu'elles abritent, jouent dans la formation de notre regard.

C'est précisément à partir de ces enjeux qu'Anne-Camille Allueva développe une démarche fondée sur un geste en apparence simple : isoler l'une des strates de l'écran - le filtre polarisant - afin d'en révéler la fonction dans la construction du visible*. En continuité avec sa pratique d'atelier, qui s'appuie sur la manipulation de matériaux, la recherche de points de vue, et l'exploration des effets de distorsion de la lumière, ses œuvres invitent à une expérience résolument incarnée au sein de l'espace d'exposition.

Face à ses sculptures associant filtres polarisants et sources lumineuses, le·la visiteur·euse est naturellement incité·e à se déplacer, découvrant des volumes instables, en perpétuelle modulation, ainsi que de subtiles variations de surface et de luminosité. Il·elle fait ainsi l'expérience d'une image mouvante, relationnelle, qui se reconfigure au gré de ses déplacements.

Spécialement réalisées pour *Transparences liquides*, les œuvres présentées cherchent à susciter une prise de conscience de sa propre posture - corporelle autant qu'intellectuelle - face aux écrans et aux régimes de représentation qu'ils instaurent. Anne-Camille Allueva propose ainsi une image-écran archétypale, qui rend perceptible la médiation intrinsèquement liée à notre expérience du monde, et dont cet opérateur du regard constitue aujourd'hui la figure la plus emblématique.

* Un filtre polarisant est un dispositif optique qui module la lumière en ne laissant passer que les ondes orientées dans une direction précise. Dans un écran, il est placé au-dessus des LED et rend l'image visible. Sans ce filtre, nous ne verrions qu'une surface blanche uniforme.

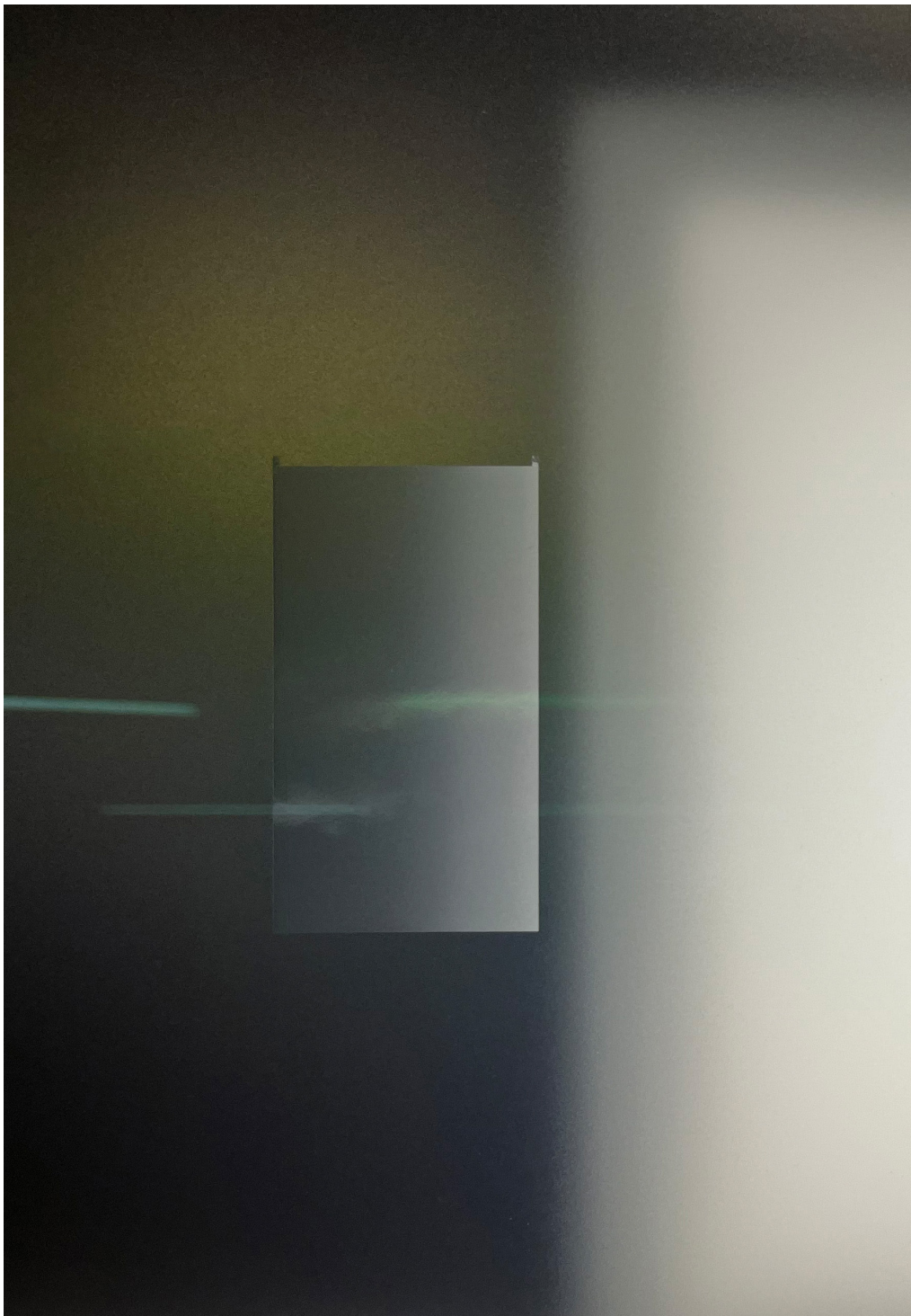
Anne-Camille Allueva est diplômée de la Haute École des Arts du Rhin à Strasbourg (2008) et de l'École Nationale Supérieure de la Photographie à Arles (2013). À la croisée de la photographie, de la sculpture et de l'installation, sa pratique réflexive interroge les modalités d'apparition de l'image et ses relations sensibles à l'espace. Elle conçoit l'image comme un matériau, une surface traversée par des phénomènes d'opacité, de transparence, de reflet et de déformation. Ses œuvres proposent une sortie du programme photographique pour engager une réflexion sur le visible, sa matérialité et ses conditions de perception.

Son travail a été présenté dans de nombreuses expositions collectives, notamment au Bonissson Art Center (*Ligne(s) de Mire*, 2025), à la Bibliothèque Nationale de France (*Épreuves de la matière*, 2023), au Centre Photographique d'Île-de-France (*La photographie à l'épreuve de l'abstraction*, 2020), au ou encore à la galerie Bigaignon.

En 2017, Anne-Camille Allueva édite le livre d'artiste *Particles*. Son travail a fait l'objet d'analyses au sein d'ouvrages de référence, notamment *Contre-culture dans la photographie contemporaine* de Michel Poivert (2022).

Anne-Camille Allueva est née à Toulouse en 1984, elle vit et travaille à Paris. Elle est représentée par la galerie Bigaignon (Paris)

<https://www.annecamilleallueva.com/>



Anne-Camille Allueva, *Screen View (light piece)*, 2025, 80 x 120 x 7 cm, détail, document de travail, © Adagp, Paris, 2025, courtesy de l'artiste et de la galerie Bigaignon (Paris)

MATAN MITTWOCH

Matan Mittwoch développe une pratique qui croise geste et pensée, faisant surgir des analogies entre la vision comme phénomène optique et la vision comme processus cognitif. Pour cette exposition, il présente des œuvres qui examinent, non sans ironie, le paradoxe de l'émission lumineuse : source d'information autant que facteur d'aveuglement. Il y est question d'un regard frustré, attiré par la lumière - celle d'un écran, peut-être - comme en quête de réponses, mais qui se voit immanquablement refuser toute possibilité de compréhension.

Parmi les pièces présentées, *TELE* (2025), production inédite, se révèle particulièrement emblématique. Devant ce tirage de très grand format, les visiteur·euse·s sont plongé·e·s dans l'abîme de la lumière. L'image pourrait se lire comme une métaphore de la surcharge informationnelle et de ses effets sur notre capacité à nous orienter dans les méandres du réel. Sur le plan cognitif, la *tunnel vision* - phénomène auquel l'œuvre fait référence - désigne la tendance à se focaliser sur une seule perspective, un seul récit ou une seule source d'information, au détriment des points de vue alternatifs et des contextes plus larges. À travers cette œuvre, Matan Mittwoch met en scène le paradoxe de l'éblouissement : celui d'une lumière qui éclaire tout en troublant la perception, rétrécissant le champ de vision plutôt que de l'élargir. Mobilisée depuis longtemps comme figure de la connaissance libératrice, et plus récemment assimilée à un vecteur d'informations - à travers les écrans de nos télévisions, ordinateurs ou téléphones - la lumière peut aussi nous aveugler, au sens propre comme au figuré. La faible profondeur de champ choisie par l'artiste fait émerger la rugosité de la surface intérieure du tunnel, un tube en carton du type de ceux utilisés pour enrouler le papier photographique. Une crête s'y dessine, semblable à une cicatrice, évoquant symboliquement la blessure que la *tunnel vision* inflige à notre perception du monde.

TELE prend pour point de départ conceptuel *Sun Tunnels* de Nancy Holt (1973-76), constituée de quatre grands cylindres en béton installés dans le désert de l'Utah. Animée par des préoccupations phénoménologiques, Holt proposait une expérience située, fondée sur l'alignement entre le corps, l'horizon et le soleil levant ou couchant, inscrivant cet agencement dans un ordre cosmique. Ici, cependant, un tel alignement devient impossible : l'horizon, point de repère par excellence, est oblitéré au sein d'une image qui met en abyme l'acte même de regarder.

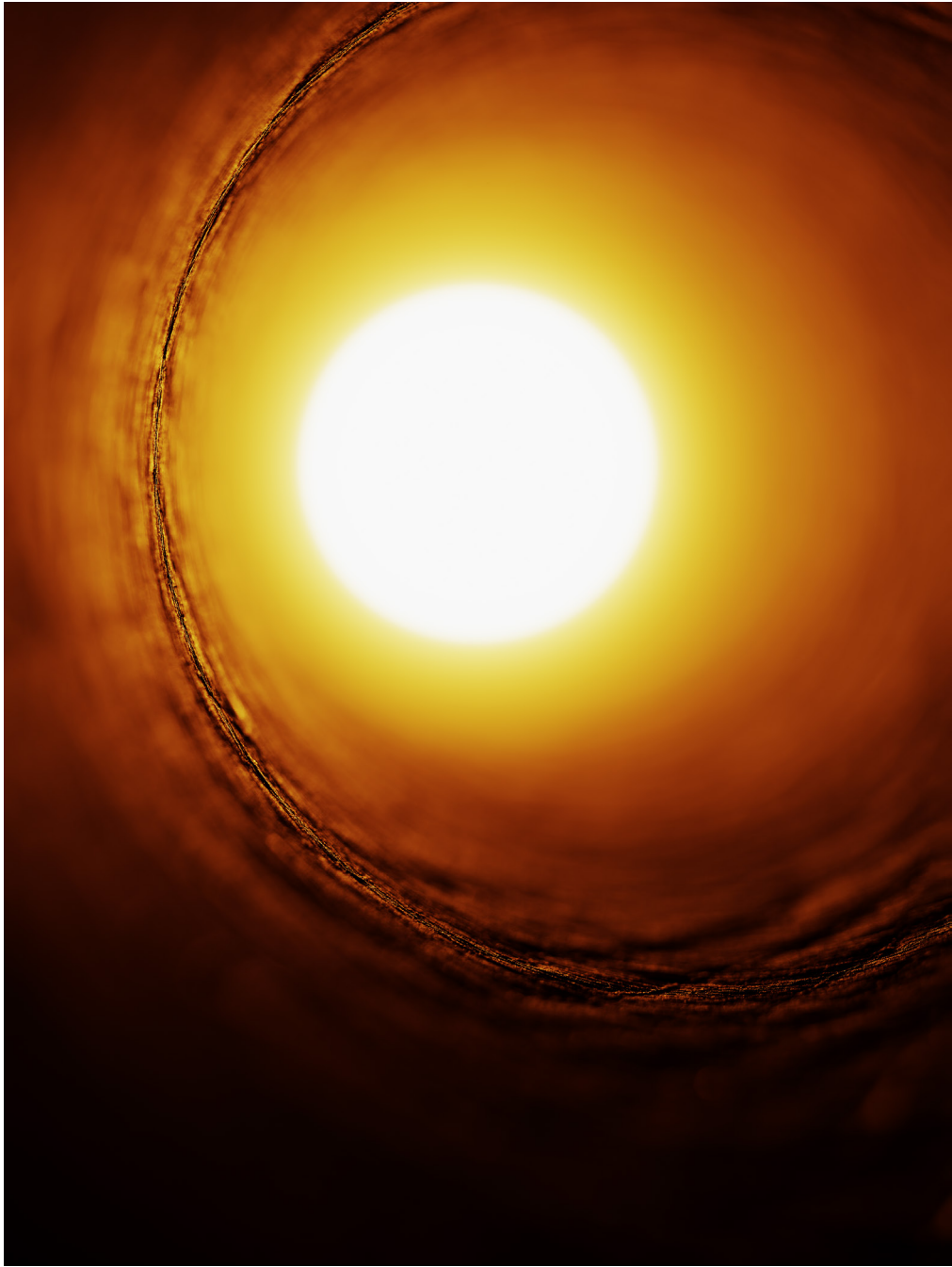
Matan Mittwoch est un artiste diplômé du programme de master de la Bezalel Academy of Arts and Design de Jérusalem. Sa pratique engage une enquête approfondie sur la perception, la médiation et les conditions phénoménologiques du voir, articulée à travers des dispositifs photographiques, techniques et de production d'images.

Le travail de Matan Mittwoch a été récemment présenté dans le cadre du Prix Découverte - Fondation Louis Roederer des Rencontres d'Arles (2024), ainsi que des expositions *Encountered Error* (Société, Brussels, 2020), *La photographie à l'épreuve de l'abstraction* (Frac Normandie Rouen, 2020), *GESTE* (CNEAI, Pantin, 2019) ; *Mess* (Helena Rubinstein Pavilion for Contemporary Art, Tel Aviv, 2018) ; ou encore, en 2015, *The Museum Presents Itself 2* (Tel-Aviv Museum of Art). Son œuvre a également fait l'objet d'expositions personnelles, parmi lesquelles : *Facing Landmarks* (Centre d'art de l'Onde, Vélizy-Villacoublay, 2020) ; *Patterns* (Dvir Gallery, Bruxelles, 2019) ; *X's Y's and in between* (Untilthen Gallery, Paris, 2016) ; *New Horizons* (Dvir Gallery, Tel-Aviv, 2015).

Il a été lauréat du prix Gérard Levy, décerné par le Israel Museum de Jerusalem (2014–2015). Ses œuvres font partie des collections du FRAC Normandie et du Tel Aviv Museum of Art.

Matan Mittwoch est né en 1982, il vit et travaille Paris.

<https://dvirgallery.com/artists/52-matan-mittwoch/>



Matan Mittwoch, *TELE*, 2025, tirage jet d'encre, 213 x 160 cm, courtesy de l'artiste

LAURE TIBERGHIE

Laure Tiberghien réalise des tirages uniques qui ne renvoient à aucun référent identifiable. Sans avoir recours à l'appareil photographique, elle exploite les propriétés du papier photosensible, ses interactions avec la lumière et la chimie photographique, tout en laissant une part au hasard susceptible d'infléchir le processus. Si ses tirages renoncent à tout mimétisme, ils conservent néanmoins la trace du geste de l'artiste. Dans l'obscurité du laboratoire, elle intervient sur le papier à l'aide de ce qu'elle appelle des « matrices », des objets qu'elle crée elle-même et qu'elle utilise pour moduler, filtrer ou distordre la lumière. Cette recherche est ainsi indissociable du corps agissant, qui étudie et perfectionne des séquences de mouvements, des chorégraphies aboutissant à l'apparition de formes et de couleurs.

Parmi ces œuvres, conçues selon des protocoles différents, *Moon I*, *Moon II* et *Moon III* (2025) sont trois tirages de grand format qui, à première vue, proposent des camaïeux de verts. Pour ces pièces, l'artiste a multiplié les gestes : d'une part, elle a façonné la lumière en travaillant avec ses *Pierres de lune* (2025) - des sphères en verre soufflé qu'elle a elle-même réalisées - ; d'autre part, elle est intervenue sur le développement du papier photographique pour obtenir des démarcations nettes entre différentes zones du tirage.

En prenant son temps face à l'œuvre, le·la visiteur·euse fait l'expérience d'une adaptation perceptive lui permettant de saisir, au fil des secondes, des nuances de plus en plus fines. Les trois pièces, à la fois formellement proches et néanmoins distinctes, révèlent alors une profondeur suggérée par la couleur et les clairs-obscurs, des « strates » – comme les qualifie l'artiste –, qui évoquent par ailleurs les couches du papier photographique. De même, en s'approchant de la surface des tirages, il est possible de découvrir des détails jusque-là imperceptibles, qui en renouvellent encore la lecture. Laure Tiberghien invite ainsi à une appréhension longue, attentive, d'images qui enveloppent et, en même temps, offrent une multitude de micro-événements perceptifs.

Reposant sur l'épaisseur de l'expérience sensible, son travail propose un contrepoint méditatif à nos habitudes visuelles, marquées par la rapidité et l'accumulation iconographique. Mis en dialogue avec le vocabulaire figuratif d'une partie des œuvres présentées, il rappelle également que l'image photographique - malgré son usage comme outil d'attestation - demeure une construction, et que sa prétendue transparence n'est qu'illusoire.

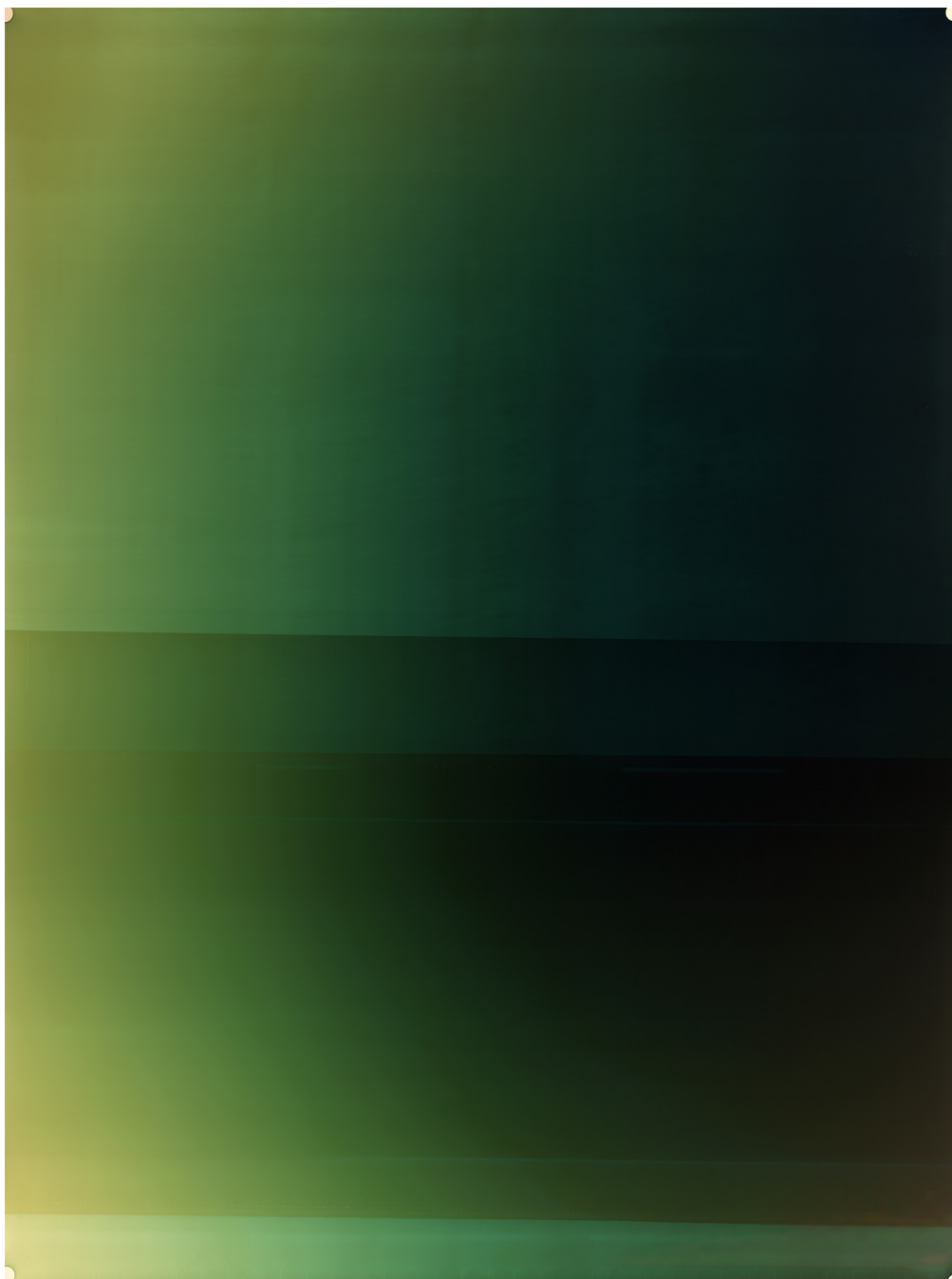
Laure Tiberghien est une artiste française, diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2016. Depuis ses débuts elle explore toutes les possibilités du médium photographique du point de vue plastique au moyen de dispositifs impliquant la chimie, la lumière et le temps pour créer des tirages abstraits et uniques.

En 2019, elle a reçu le Prix Découverte - Fondation Louis Roederer des rencontres d'Arles. Ces dernières années, son travail a notamment été présenté au Musée de l'Orangerie en 2025, ainsi qu'au Centre Pompidou Metz en 2024. Ses œuvres ont intégré de prestigieuses collections telles que celle du Centre Georges Pompidou, de la Tate Modern, du Frac Normandie et du Musée de l'Élysée de Lausanne.

En 2023 elle publie sa première monographie, intitulée *Laure Tiberghien*, aux éditions RVB Books. Couvrant une décennie de création et d'expérimentations, ce livre réunit un ensemble significatif de ses œuvres. Il est accompagné d'un essai écrit par l'historien et critique d'art Erik Verhagen. Cet ouvrage a été récompensé en octobre 2024 par le Prix des Libraires du livre de photographie.

Laure Tiberghien est née en 1992, elle vit et travaille entre Paris et Aubervilliers.

<https://lauretiberghien.com>



Laure Tiberghien, *Moon III*, 2025, tirage chromogène unique, 127 x 100 cm, © Adagp, Paris, 2025, courtesy de l'artiste

EMMANUEL VAN DER AUWERA

À travers ses tirages et ses dispositifs en volume, Emmanuel Van der Auwera interroge la fabrication et la circulation de l'information à l'ère de la post-vérité, une période où la polarisation antagonique des récits s'accroît et où l'opinion publique se laisse plus facilement gouverner par l'émotion et les croyances. Le déclin des grands médias de référence - tels que les journaux - et la fragmentation du panorama médiatique constituent autant de terrains d'enquête que l'artiste explore en articulant, de manière sensible et analogique, support et image, matérialité et représentation.

Dans *Memento 59 (Capitol Black)* et *Videosculpture XXVIII*, c'est la représentation de l'assaut du Capitole, le 6 janvier 2021, qui - en écho au basculement des régimes de vérité qu'il symbolise - se trouve mise à mal par les procédés employés. Des plaques offset, utilisées pour l'impression des journaux, accueillent ici l'image d'une foule brandissant un drapeau américain ; parallèlement, une séquence vidéo des mêmes événements est diffusée à travers une sculpture composée d'écrans dont l'artiste a arraché les filtres polarisants*. Dans les deux cas, l'image ne se livre plus d'emblée : elle exige un temps d'observation prolongé. En intervenant directement sur leurs supports de production et de diffusion, l'artiste met au jour la nature construite, manipulable et faussement transparente des images.

* Un filtre polarisant est un dispositif optique qui module la lumière en ne laissant passer que les ondes orientées dans une direction précise. Dans un écran, il est placé au-dessus des LED et rend l'image visible. Sans ce filtre, nous ne verrions qu'une surface blanche uniforme.

Pour cette exposition, Emmanuel Van der Auwera présente également plusieurs œuvres récentes (2025) qui prolongent ces questionnements, en intégrant cette fois l'influence des algorithmes de génération d'images sur l'élaboration de contre-vérités et sur la fragilisation du standard photoréaliste comme gage de vérité.

Emmanuel Van der Auwera est un artiste dont le travail interroge les chaînes de production et de consommation des images au sein d'une nouvelle économie visuelle engendrée par les espaces numériques, ainsi que la responsabilité inhérente à l'acte de voir.

Lauréat en 2015 du Langui Award du Young Belgian Art Prize, il est également le premier bénéficiaire de la Goldwasserschening décernée par le WIELS Contemporary Art Centre. Son travail a été largement présenté dans de grandes institutions telles que le Palais de Tokyo (Paris, FR), la Pinakothek der Moderne (Munich, DE), le KW Institute for Contemporary Art (Berlin, DE), entre autres.

En 2020, son travail fait l'objet d'une première publication monographique, intitulée *Emmanuel Van der Auwera : a certain amount of clarity*, parue aux éditions Mercatorfonds de Bruxelles.

Emmanuel Van der Auwera est né en 1982, il vit et travaille à Bruxelles.

Il est représenté par la galerie Harlan Levey Projects (Bruxelles).

<https://hl-projects.com/artists/29-emmanuel-van-der-auwera/>



Emmanuel Van der Auwera, *Memento 59 (Capitol Black)*, 2025, tirage sur plaques offset ayant servi à l'impression de journaux, 132 × 288 x 3 cm, courtesy de l'artiste et de la galerie Harlan Levey Projects (Bruxelles)



Emmanuel Van der Auwera, *Videosculpture XXVIII*, 2023, écrans LCD, filtre polarisant, Raspberry Pi, métal, câbles, vidéo HD, 250 × 190 × 140 cm, courtesy de l'artiste et de la galerie Harlan Levey Projects (Bruxelles)

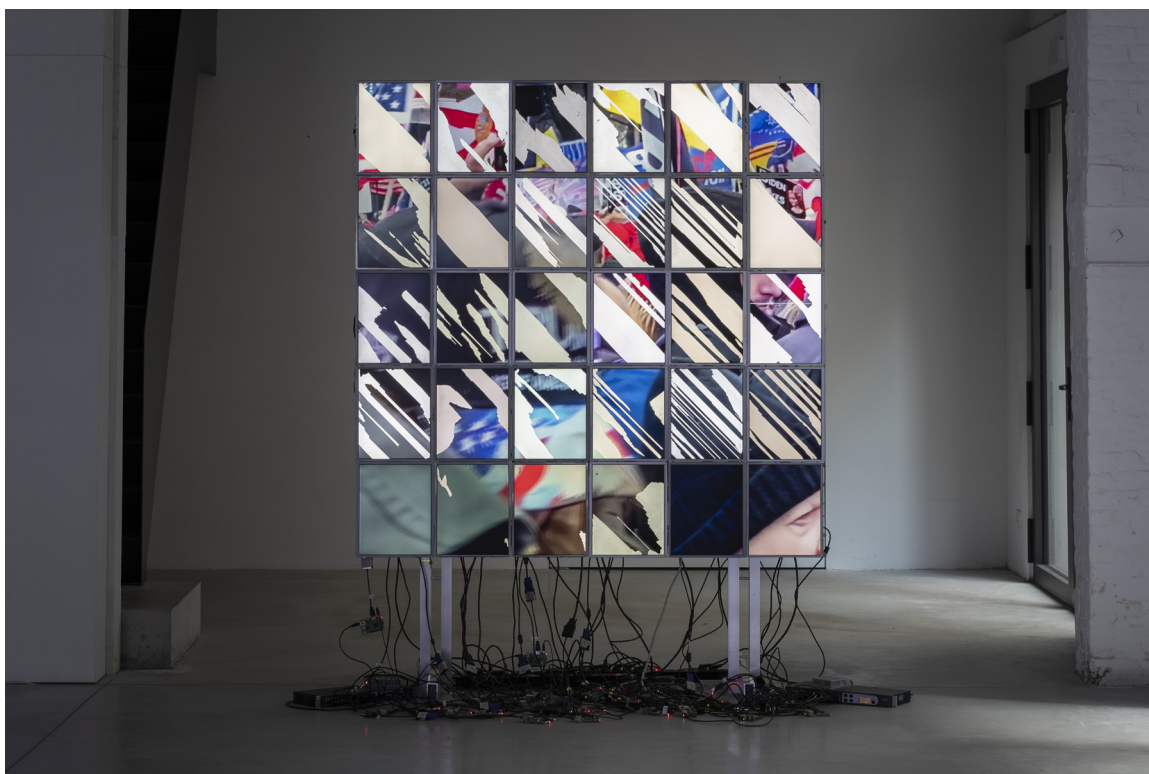
VISUELS PRESSE

Visuels disponibles sur demande à nathan.magdelain@cpif.net

D'autres visuels seront disponibles courant janvier 2026, suite à la réalisation des vues d'exposition.



Emmanuel Van der Auwera, *Memento 59 (Capitol Black)*, 2025, tirage sur plaques offset ayant servi à l'impression de journaux, 132 × 288 x 3 cm, courtesy de l'artiste et de la galerie Harlan Levey Projects (Bruxelles)



Emmanuel Van der Auwera, *Videosculpture XXVIII*, 2023, écrans LCD, filtre polarisant, Raspberry Pi, métal, câbles, vidéo HD, 250 × 190 × 140 cm, courtesy de l'artiste et de la galerie Harlan Levey Projects (Bruxelles)



Laure Tiberghien, *Moon III*, 2025, tirage chromogène unique, 127 x 100 cm,
© Adagp, Paris, 2025, courtesy de l'artiste



Matan Mittwoch, *Photosynthesis*, 2013-2014, appareil photo Hasselblad
modifié, 29 x 20,5 x 13 cm, courtesy de l'artiste

LE CPIF

Le Centre Photographique d'Île-de-France (CPIF) est un centre d'art contemporain d'intérêt national dédié à l'image fixe et en mouvement. Créé en 1989, le CPIF est situé dans la graineterie d'une ancienne ferme briarde, à Pontault-Combault (Seine-et-Marne). Son architecture et sa vaste surface d'exposition de 380 m² en font un lieu unique en France.

Sa programmation artistique comprend la photographie dans champ élargi. Elle est attentive aux relations que le photographique contemporain entretient avec les autres champs de la création et des sciences. Trois expositions par an interrogent les pratiques hétérogènes, les démarches réflexives ou conceptuelles dans l'art contemporain.

Le CPIF accompagne les recherches et les expérimentations des artistes français·es, étranger·ères, émergent·es ou confirmé·es, par la production d'œuvres, l'exposition et l'accueil en résidences (Atelier de recherche et de postproduction, Résidence internationale, Résidence Ici, maintenant !).

Terrain de rencontres sensibles, le CPIF joue également un rôle de « passeur » entre les artistes et les publics : son équipe conçoit des actions de médiation à la carte (visites dialoguées, conférences, workshops, rencontres), propose des ateliers de pratique amateur (numérique et argentique), et développe à l'année des projets de résidences et d'ateliers pratiques, notamment en milieu scolaire.

Le Centre Photographique d'Île-de-France bénéficie du soutien de la Ville de Pontault-Combault, qui met notamment à disposition de l'association ses locaux, du ministère de la Culture – DRAC Île-de-France, du Département de Seine-et-Marne et de la Région Île-de-France.



REMERCIEMENTS

La galerie Bigaignon (Paris), la galerie Dvir (Tel Aviv, Bruxelles et Paris), la galerie Harlan Levey Projects (Bruxelles) et Artglass (Ét. Dumas).

